LES CRIMES DE LA MONARCHIE, ET LES VERTUS DE LA RÉPUBLIQUE.

DISCOURS AU PEUPLE FRANÇAIS ET A LA CONVENTION NATIONALE,

Par T. ROUSSEAU, Membre et Archiviste des Jacobins de Paris.

Indocti discant & ament meminisse periti.

A PARIS,
Chez l'Auteur, aux Archives des Jacobins rue Honoré

L'an 2e. de la République une et indivisible.

OBSERVATIONS.

J'ai pensé qu'une production dans laquelle je me suis fait un devoir de présenter les vérités les plus importantes de la politique et de la morale républicaine, pouvait paraître avec quelqu'avantage, au moment où la Convention venait de mettre la vertu à l'ordre du jour. Je ferme donc les yeux sur les incorrections, sur les taches et les défauts de cet ouvrage, et je m'empresse de le publier. Nous en sommes enfin à cette heureuse époque où il s'agit moins de bien dire de belles choses que d'en dire de bonnes, d'utiles, et de les dire sur-tout sans faste d'esprit et sans prétention. Je demande donc qu'on me juge, non sur le faible mérite de l'exécution, mais sur le mérite bien plus louable de l'intention. Trop long-tems le langage des dieux fut avili par de lâches esclaves, prétendus beaux esprits, qui ne rougirent pas de le consacrer à l'éloge mensonger et sacrilège des tyrans parjures, et des infâmes oppresseurs de l'humanité. J'ose, ici, rendre à la poésie et son antique majesté et le glorieux privilège qu'elle a non-seulement d'annoncer aux hommes libres les vérités immortelles qui servent de base à leur bonheur, mais encore de les graver en traits de feu dans leurs cœurs. Voilà le but que je me suis proposé : si j'ai réussi, je m'applaudirai de n'avoir pas perdu mon tems.

LES CRIMES
DE LA MONARCHIE
ET
LES VERTUS
DE LA REPUBLIQUE.

DISCOURS
AU PEUPLE FRANÇAIS
ET A LA CONVENTION NATIONALE.

L'INFAME royalisme, horrible enfant du crime,
Par nous précipité dans l'éternel abyme,
Enfin l'unique objet de notre ardent amour,
La vertu triomphante est à l'ordre du jour!
La vertu! j'applaudis à ton mot énergique:
Oui, c'est elle, [redacted]*, qui fait la République.
Ce beau gouvernement n'est pas dans un sénat:
Il existe par-tout où règne, avec éclat,
Cette mâle vertu, cette vertu sublime,
Bouillante passion d'un mortel magnanime,
D'un Brutus condamnant jusqu'à ses propres fils,
Pour affermir les lois et sauver son pays.
Je te retrouve encor, République admirable,
Chez ce peuple économe, actif, infatigable,
Qui, juste et modéré, fait briller son esprit
Dans l'art de conserver le sol qu'il enrichit;

* La monarchie c'est le crime : la République, c'est la vertu. *Rapport du cit. St.-Just*

Qui, constamment paisible, au sein de ses barrières,
Sait, de ses bons voisins, respecter les frontières,
Et ne veut qu'en tout tems, sur ses joyeux remparts,
Voir de la Liberté flotter les étendards!
Thémis porte à son bras l'égide impénétrable
Dont on la voit couvrir ce peuple formidable
Qui, fier par ses vertus, d'enchaîner le destin,
Est seul digne en effet, d'être républicain.

Semblables à ces flots de l'onde fugitive
Qui paraissant vouloir s'attacher à leur rive,
Soudain d'un cours pressé, pour ne plus revenir,
Vont, dans le sein des mers se perdre et s'engloutir,
Les empires qu'on voit un instant sur la terre
Briller d'une grandeur fragile et passagère,
Tour-à-tour renaissans et détruits tour-à-tour,
Vont, dans la même nuit, s'éclipser sans retour.
Pere avide et cruel, Saturne inexorable,
Sans cesse tourmenté d'un besoin implacable,
Saturne, chaque jour, fait dans ses vastes flancs,
descendre par milliers, ses malheureux enfans.
Tous ses pas sont marqués par des traces fumantes;
Tout fuit, tout disparaît sous ses mains dévorantes,
Et la férocité des tyrans destructeurs
Ne seconde que trop ses barbares fureurs.
L'assassin né des Grecs, le fougueux Alexandre,
Brise, ravage, abat, réduit l'Asie en cendre;
Cent rivaux, à sa mort, s'arrachent les états
Que réunit au sien la valeur de son bras.
L'ambitieuse Rome, étendant sa puissance,
Fait ployer l'univers sous son obéissance:
Ses altiers conquérans, vaincus et dispersés,
Sont, par d'autres vainqueurs, à leur tour remplacés.

Immuable au milieu de ces vicissitudes,
La paisible vertu, libre d'inquiétudes,
Assise avec fierté sur nos débris sanglans,
Plane seule au-dessus de l'abyme des tems.

Mais quand un peuple tombe au fond du précipice
Que, sous un lit de fleurs, sut lui cacher le vice,
A qui faut-il s'en prendre ? Est-ce au manque de lois ?
C'est au défaut de mœurs, premier crime des rois.
Et voilà cependant la peste meurtrière
Qu'enfantait parmi nous la race sanguinaire — Des rois ou des tyrans.
De ces rois qui, sans cesse, étouffaient dans nos cœurs
L'amour de la vertu, le respect pour les mœurs,
Pour ces mœurs, sauve-garde immortelle et sacrée
Qui seule d'un empire assure la durée !
S'il fut un prince instruit qui, régnant par la loi,
Rendit moins odieux l'odieux nom de roi,
Il en est cent couverts de la honte éternelle
Que la postérité, juge intègre et fidèle,
La balance à la main, pesant leurs actions,
Ose aujourd'hui, sans crainte, imprimer sur leurs fronts.
Dans leurs bras énervés, la mollesse perfide,
Pressant des voluptés le cortége homicide,
D'une lèpre terrible infecte les états
De ces monstres assis au rang des potentats.
Ivres de cet orgueil dont l'esprit les domine,
Ils osent nous vanter leur superbe origine :
Si nous les en croyons, ces nains audacieux, — Impiété des tyrans.
Tous nés du fier Achille, ils sont du sang des dieux ;
Pour un vil intérêt, trafiquant de sa gloire,
La muse qui préside aux fastes de l'histoire,
Fit passer jusqu'à nous, dans cette absurde erreur,
De tout esprit public le venin corrupteur.

Aux yeux du philosophe avide de s'instruire,
Ce qui paraît sur-tout le comble du délire,
C'est de voir des mortels, au bon sens, étrangers,
Admettre, pour certains, ces récits mensongers.
Mais, enfin, au creuset de la raison plus sage,
L'austère vérité qui s'épure et surnage,
Leur origine. N'offre dans ces tyrans, princes, rois, empereurs,
Que les enfans cruels des premiers oppresseurs.

Déroulerai-je ici les annales barbares
Règne féodal Des siècles où régnaient ces *paladins* avares
Qui, sous un bras de fer, écrasant leurs vassaux,
Qui, plaçant l'homme au rang des plus vils animaux,
De l'Eternel, en lui, défiguraient l'image?
Quels maux ne vomit point le stupide esclavage?
L'ignorance le suit; l'aveugle cruauté
Le conseille, le guide et marche à son côté.
A son terrible aspect tous les peuples frémissent;
Sous ses pas meurtriers les moissons se flétrissent;
La fourbe et l'avarice en ses avides mains
Entassent les produits de leurs nombreux larcins:
Ennemi de l'éclat que répand le génie,
Il opprime les arts, enchaîne l'industrie;
De son champ, par lui seul, le colon arraché,
Les droits féodaux. Expire en vil forçat, à la glèbe attaché.
Ici le jeune enfant qu'on ravit à sa mère,
Sous le joug entraîné, suit le sort de son père:
Là, l'unique héritier, dépouillé de son bien,
Perd jusqu'aux droits sacrés du dernier citoyen;
Par-tout contre ces droits le servage conspire;
Tout est empreint du sceau de son affreux délire.
Le droit de cuissage et de jambage. Tout, jusqu'au chaste hymen qui voit avec horreur
Le tribut dont l'infame a grevé la pudeur!

Tel s'éleva jadis, sous des rois en démence,
Ce honteux monument d'exécrable licence,
Ce règne féodal dont le seul nom cruel
Est, pour l'esprit humain, un opprobre éternel!

Mais tandis que ces rois, abrutis sur le trône,
S'endorment accablés du poids de leur couronne,
L'impitoyable orgueil, le seul dieu de leur cour,
Du faible citoyen implacable vautour,
Règne au loin sous le nom des grands et des ministres. Les grands les favoris les ministres.
Rien n'échappe aux regards de ces brigands sinistres :
Vampires affamés, je les vois sans remords,
Des peuples écrasés dévorer les trésors.
Que le sage s'en plaigne, et le pauvre en gémisse,
Rien ne peut assouvir leur infame avarice ;
La terre, ses enfans et leurs arts nourriciers,
Tout est fait pour servir leurs plaisirs meurtriers.

Superbes fils aînés de l'altière richesse
Que berce sur des fleurs l'indolente mollesse,
Pour ne rien épargner à vos desirs fougueux,
Avez-vous oublié qu'il est des malheureux ?
N'êtes-vous pas instruits que l'obscure misère,
Plaintive à votre porte et languissante à terre,
Y réclame, en poussant d'inutiles sanglots,
Ce pain qu'on y prodigue aux derniers animaux ?
Pouvez-vous ignorer que le talent modeste,
En butte à tous les coups d'un destin trop funeste,
Fuit et court enrichir nos plus grands ennemis
D'un art flétri par vous, dans son ingrat pays,
Et qu'enfin la vertu, sous son toit délaissée,
Entre l'affreux besoin et le crime froissée,
Implore en vain un dieu qui l'arrache à son sort,
A l'opprobre cent fois plus cruel que la mort ?

Et quel sera ce dieu propice et tutélaire,
Qui voudra lui servir de soutien et de père,
Si tous ceux que regarde un aussi saint devoir,
En rejettent l'honneur et trompent son espoir ?
Mortels bas et grossiers, esclaves et victimes
De mille passions, sources de tous les crimes,
Il vous sied en effet d'être si glorieux,
De traîner le vain nom que portaient vos ayeux !
Qui de vous, de nos jours, ose avoir le courage
De retracer les mœurs d'un héros ou d'un sage ?
Répondez : qui de vous, en ce siècle d'airain,
Le laurier sur le front ou l'olive à la main,
Pour le bonheur public enfantant des merveilles,
Du bruit de ses hauts faits vient frapper mes oreilles
Et me prouver ainsi tous ses droits aux tributs
Qu'à ma reconnoissance imposent ses vertus ?
La plus bèlle, la seule au genre humain propice,
Consiste moins encor dans la haine du vice
Que dans ce sentiment, dans cet amour du bien,
De tout infortuné qui nous rend le soutien,
Qui nous fait, sans quêter des louanges mondaines,
Trouver le vrai bonheur à soulager ses peines.

O riches, ce bonheur vous appartient à tous :
Vie des riches égoïstes
Vils esclaves des rois, est-il donc fait pour vous ?
La folle vanité, l'impudente licence,
Tyrans impérieux qu'entraîne l'opulence,
Vous cachant, avec soin, leur ver toujours rongeur,
Dans leurs bruyans écarts vous peignent le bonheur ;
Mais vos amusemens, à mes yeux si frivoles,
Vos caprices, vos goûts, vos trompeuses idoles,
A la ville, à la cour, leur faste scandaleux,
De leurs lâches excès l'éclat mystérieux,

Leurs amours sans amour, leurs attraits mercenaires,
De la félicité sont-ils dépositaires ?
Eh ! qui peut l'ignorer ? Ce vain cercle d'erreurs
Séduit bien plus les sens qu'il ne charme les cœurs.
En fêtes, en banquets vos châteaux si fertiles
N'offrent que des tableaux révoltans ou futiles ;
Le dégoût, né vengeur des coupables desirs,
Y fait, d'un froid mortel, expirer les plaisirs.
Qui de nous n'a pas vu jusques dans vos spectacles,
Où les arts réunis prodiguaient leurs miracles,
Le fade et pâle ennui, sillonnant tous les fronts,
Bâiller dans un parterre ou dormir aux balcons ?
Eveillez-vous ! songez que le tems homicide,
Que le tems emporté dans sa course rapide,
Engloutit à-la-fois, sous ses pas destructeurs,
Vos titres usurpés et vos fausses grandeurs.
L'auguste bienfaisance, elle seule immortelle,
Résiste à tous les coups de la parque cruelle,
Et par le souvenir de ses dons retracés,
Survit aux monumens de vingt siècles passés !
Plus justes désormais, ne faites donc usage
Des trésors que le ciel vous accorde en partage,
Que pour le seconder, et dieux de nos climats,
Pour y multiplier le bonheur sur vos pas.
Que vos dons répandus, ainsi qu'une rosée,
Fertilisent le sein de la terre épuisée,
Qu'ils fassent, chaque jour, de ses flancs vigoureux,
Sortir, comme à l'envi, mille peuples heureux.

Les petites maisons, ou jardins de luxe.

Et que m'importe à moi vos jardins que *Delille*
Rajeunit sous les traits du pinceau de Virgile ?
L'homme se nourrit-il du jasmin, de l'œillet ?
Va-t-il brouter le thim, la rose et le muguet ?

Est-il rassasié, lorsque de cent cascades
Il a vu, dans les airs, s'élancer les nayades?
Est-ce en m'appauvrissant par des moissons de fleurs,
Que l'on croît de ma faim appaiser les fureurs?
Criminel artisan des publiques misères,
Par l'abus insensé que tu fais de nos terres,
Ah! rends-moi bien plutôt ces fertiles vergers,
Ces champs en plein labour, ces vastes potagers
Qui doivent, sur ton sol, plus fier de leur culture,
Verser à mes enfans une ample nourriture.

Autrefois sourde aux cris de ses vieux laboureurs,
Rome aussi ne voulait régner que sur des fleurs.
Perfide politique et faute meurtrière,
Trop fatale au repos de cette ville altière,
Ton vice destructeur qui par-tout de nos jours,
De nos grandes cités mine les alentours,
Ne les prévient-il pas de la perte cruelle
Dont Rome vainement tremblait alors pour elle?
Quand les fougueux Autans, déchaînés à-la-fois,
Aux côtes de l'Afrique arrêtent ses convois;
Quand la saison brûlante et fertile en naufrages,
Soulève cette mer qui baigne ses rivages,
Le trop lâche Romain implorant ses vaisseaux,
De l'horrible famine éprouve tous les maux.
Despote impérieuse, ô Rome trop coupable!
C'est, tu n'en peux douter, ton luxe abominable
Qui, pour s'entr'égorger et déchirer tes flancs,
Va contre toi, soudain, armer tes vils enfans.
Qu'est devenu ce siècle où ton âpre rudesse
Chassait loin de tes murs le faste et la mollesse:
Ce siècle de ta gloire où le vœu du Sénat
Appellait Quintius du soc au consulat:

Tu chérissais alors, avec l'agriculture,
La douce austérité des mœurs de la nature,
Et les riches moissons dont se couvraient tes champs,
Augmentaient chaque jour tes nombreux habitans :
Chaque jour, au milieu des transports d'allégresse,
L'hymen, en se jouant, couronnait leur tendresse.
On le voit, sans efforts, multiplier ses nœuds,
Par tout où deux amans sont certains d'être heureux,
Par-tout où dégagé des horribles entraves
Qui pesent sur les bras des nations esclaves,
Irus peut hautement, sous son toit respecté,
A son joyeux réveil, chanter sa liberté,
Et dans les doux produits d'un ménage économe,
Trouver le seul bonheur que puisse goûter l'homme.

Paris, que cet exemple, en frappant tes regards,
T'éclaire sur le sort de tes propres remparts !
Entourés, je l'ai vu, d'un seul marais immense
Où croissaient tous les fruits d'une utile abondance.
Ton peuple recueillait de cet heureux terrein
Mille biens, par Cérès, déposés sous sa main.
O volupté du sage, ô céleste ambroisie,
Alimens purs et sains, doux soutiens de sa vie,
C'est là que vous germiez légumes précieux,
Pour flatter son palais et réjouir ses yeux :
Là, vous germiez aussi racines bienfaisantes,
Vos herbages divins et vos salubres plantes,
Qui, de notre santé baume conservateur,
Jusques dans notre hiver faites briller sa fleur.
O champs trop fortunés, féconds dépositaires
De ces premiers trésors et les seuls nécessaires,
Vous ne vous offrez plus à mes yeux interdits ;
Un luxe dévorant vous a tous engloutis !

Cent palais prolongés au-delà des barrières,
Remplacent ces marais, ces antiques chaumières
D'où l'ardent métayer, d'où ses nombreux enfans
Couraient naguère encor ensemencer nos champs,
Et pourvoir aux besoins d'une cité si vaste !

Luxe des sybarites de Paris.

Quel changement affreux a donc produit le faste ?
Sans indignation, qui peut voir qu'aujourd'hui
Le plus vil parvenu veuille entasser chez lui
Et sur le sol captif qui borde nos murailles,
Ces beautés qu'il dérobe au superbe Versailles ?
Je ne vois que jardins où l'art insidieux
Immole la nature au seul plaisir des yeux.
C'est un enchantement, une ivresse, un délire.
Le marbre de Paros, le bronze et le porphyre
Sous cent berceaux de fleurs, en vases contournés,
Frappent de tous côtes mes regards consternés.
C'est là qu'un Lucullus, avare magnifique,
Se plaît à déployer son luxe asiatique ;
C'est là que nos Phrynés étalent sans pudeur
Leurs infames trésors, fruits de leur déshonneur.
Mais ces temples-boudoirs où je vois l'opulence
Pour compagne, à sa table, admettre la licence ;
Couvrent impudemment le terrein précieux
Qui jadis suffisait à nos sobres ayeux,
Et leurs fils, de nos jours, privés de sa culture,
A peine, au poids de l'or, trouvent leur nourriture.

C'est ainsi qu'invoquant le vain secours des lois,
Sous le règne exécré des trop coupables rois,
A leurs plaisirs sanglans toujours subordonnée,

Les chasses.

Cérès voit parmi nous la terre profanee ;

C'est ainsi qu'elle voit, au mépris des moissons,
Se convertir en parcs de fertiles cantons
D'où la bête vorace à chaque instant s'élance,
De nos hameaux entiers détruit la subsistance,
Et des lieux, par leurs bras, rendus si florissans,
Force souvent à fuir les pâles habitans!
A cette époque, hélas! tombent dans ma patrie
La liberté, les arts, la féconde industrie;
Le laboureur esclave et plongé dans le deuil,
Est contraint de nourrir la paresse et l'orgueil.
L'enfant voluptueux de la fortune avare
Use, envers son vassal, du droit le plus barbare,
L'arrache à ses travaux, le contraint d'applanir
Les routes qu'il se trace aux temples du plaisir.
En exauçant les vœux de toutes leurs victimes,
Quand te verrai-je, ô ciel, juste vengeur des crimes,
D'un honteux châtiment, préparé de ta main,
Payer ces vils mortels qui transportés soudain
Par leurs exactions, par cent et cent bassesses,
Au comble des grandeurs, à celui des richesses,
Perdent insolemment, dans la prospérité,
L'utile souvenir de leur obscurité!

Oppression des laboureurs.

La Corvée.

Et toi qui dédaignant ses naïves alarmes,
Jamais de la pitié n'as répandu les larmes,
Viens enfin, aujourd'hui, t'attendrir avec moi
Aux cris des malheureux qui travaillent pour toi:
Cent fois, en maudissant avec leurs destinées
L'astre dont la lenteur prolonge leurs journées;
Vois ces forçats tout nuds, armés d'un lourd marteau,
Réparer tes chemins sous l'urne du verseau,
Et pendant ces longs jours, plus pénibles encore
Où Thermidor en feu les brûle et les dévore,

Haletans ou transis, tous expirans de faim,
Ils se croiraient heureux d'avoir un peu de pain.
Leurs enfans décharnés et leurs maigres compagnes,
Vrais spectres broutant l'herbe, au milieu des campagnes,
A leur aspect hideux me font presque douter
Au nombre des humains si je dois les compter.
Ce tableau trop fidèle est déchirant sans doute :
Qui pourrait regretter les larmes qu'il lui coûte ?
Il n'appartient qu'au fisc, à ses agens affreux
La taille, la gabelle, &c.
de pouvoir, de sang-froid, en repaître leurs yeux :
Aussi le collecteur, avide mercenaire,
En fondant sous le toit de l'horrible misère,
Sans pitié, pour l'acquit des plus honteux impôts,
Sait-il la dépouiller de ses derniers lambeaux.

Barbares oppresseurs, quand d'une main facile,
Vous pouvez embellir cette terre fertile,
Quand vos soins fraternels et vos puissans secours
Peuvent de ses enfans prolonger les beaux jours,
Entre tous les moyens que le cœur vous inspire,
Pourquoi n'adoptez-vous que l'art de les détruire ?
Ces êtres, selon vous, sont des êtres brutaux,
Bornés au seul instinct de vos vils animaux ;
Ces êtres n'ont point d'ame ; et la nature, à peine
Ébaucha dans leurs traits une figure humaine.
Détestables tyrans, pour vous justifier,
Qui vous donna le droit de les calomnier ?
Supposons néanmoins que l'évidence même
Vous prouve, comme vrai, votre infame systême ;
Pour quel être, à qui Dieu fit présent de vos sens,
Pouvez-vous donc, sans crime, inventer des tourmens ?

Mais où courent ici ces mères éplorées,
Ces pères abattus, ces amantes navrées ?

L'ennemi, sur nos champs, asyles du bonheur,
Viendrait-il imprimer le sceau de sa fureur?
C'est toi que j'apperçois, ô milice effrayante, La milice.
Toi qui semant au loin l'alarme et l'épouvante
Change en profonds déserts nos cités, nos hameaux,
Et n'en fais trop souvent que de vastes tombeaux.

Baucis et Philémon, dans l'heureuse vieillesse,
Recueillent tout le prix d'une sage jeunesse:
Lycas, unique fruit de leurs chastes amours,
Du travail de ses mains soutient leurs derniers jours.
Lycas adore Annette; Annette, humble bergère,
Borne tous ses desirs au bonheur de lui plaire:
Et l'amour et l'hymen favorisant leurs feux,
Alaient former leur chaîne et couronner leurs vœux,
Quand déployant soudain son appareil terrible,
La milice, à grands cris, fond sur leur bourg paisible;
La terreur la précède, et redoutant son sort,
L'espérance la suit plus pâle que la mort.
Dans ce cercle étendu de jeunesse bouillante
Qui brave du destin la réponse trop lente,
Où parmi ces longs flots de parens consternés,
Qui pleurent sur leurs fils, en victimes traînés
Ainsi qu'un chêne altier, couvrant de son ombrage
les arbres les plus hauts de tout son voisinage,
Lycas seul, à sa taille, à son air imposant,
Parmi ses compagnons se distingue en marchant.
La tendre Annette, hélas! cédant à ses allarmes,
Gémit, presse sa main, l'arrose de ses larmes.
Philémon et Baucis en conjurant les dieux
De détourner le coup prêt à frapper sur eux,
A l'aide d'un bâton, leur soutien et leur guide,
Suivent leur jeune fils, d'un pas faible et timide

On donne le signal : toutes les passions
Soudain, en traits forcés, se gravent sur les fronts.
Lycas trop au-dessus d'un danger qu'il méprise,
Et lui seul ne craignant, en ce moment de crise,
Que de se voir forcé, peut-être pour toujours,
De quitter les parens dont il soutient les jours ;
Lycas sans autre effroi le premier se présente :
Il saisit . . . . . juste ciel, réponds à mon attente !
Ecarte de sa main le sinistre billet...
Mais, que vois-je ? Il le tient, il a pris son arrêt !
O déplorable suite ! une douleur mortelle
Saisit au même instant son amante fidelle ;
Cette douleur s'irrite ; elle attaque à son tour
Le pere infortuné dont Lycas tient le jour,
Et bientôt d'un seul coup de sa faulx meurtrière,
Le trépas réunit et l'amante et le père.

Pour l'humble villageois, sources d'amères pleurs,
O corvée ! ô milice ! ô fléaux destructeurs !
Vous verrai-je toujours anéantir en France,
Des enfans de Cérès la plus belle espérance ?
Vous verrai-je toujours, arbitres de leur sort,
Ne verser dans leur sein que des germes de mort ?

Ce n'est pas tout, hélas ! des brigands subalternes,
Des trésors de l'état agioteurs modernes,
Les concussionnaires et les financiers
Accourent, l'œil en feu, dans son danger urgent,
Lui vendre au poids de l'or, leurs vils secours d'argent.
En foulant les carreaux de l'avare mollesse,
Ils osent s'écrier dans leur brutale ivresse :
Qui nous peut, sous un roi, contester sans frémir,
Le pouvoir de tout prendre et de tout envahir ?
Et le trésor public, et le trésor du prince,
Celui que doit au fisc rendre chaque province,

Et ce modique avoir, prix ingrat des travaux
D'un pere surchargé de famille et d'impôts :
Oui, tout nous appartient, jusqu'au chétif salaire
Qu'on accorde à regret au dernier mercenaire.
Etendons nos deux mains, prenons de toutes parts ;
Opprimons les vertus, les talens et les arts,
Et bravant à la-fois lois, pitié, conscience,
Pillons du peuple entier jusqu'à la subsistance !
Ah ! cruels, ménagez ces germes si féconds
Qui couvrent notre sol des plus riches moissons.
Que votre avidité, farouche, insatiable,
Daigne au moins voir en eux un objet respectable !
Dieu qui pourvoit à tout, dans ses soins bienfaisans,
Donne et livre en commun la terre à ses enfans ;
Que sa fécondité s'altère ou qu'elle brille,
Son rapport, quel qu'il soit, suffit à sa famille.
L'avarice, aujourd'hui, l'âpre cupidité
Frappent nos champs de mort et de stérilité ;
C'est l'horrible intérêt qui gaspille et dévore
tous les biens dont ces champs regorgeraient encore,
Si sa trop lâche main, pour soudain l'enrichir,
N'osait les disperser et les anéantir !
Monopoleur barbare, infame incendiaire,
Le peuple n'a pour dot que les fruits de la terre ;
Tu les perds en partie, et tu viens sans pitié
Lui faire à cent pour cent, payer l'autre moitié.
Armez-vous, Nations, par un affreux supplice,
Aux yeux de l'univers que le monstre périsse !
N'accusez point le ciel, votre unique soutien,
Vos tyrans font le mal, Dieu ne fait que le bien.

Les monopoleurs.

Famine de 75 et 89.

Qui peut vous plaindre assez, vous qui dans les alarmes
Ne recueillez qu'un pain détrempé de vos larmes ?

Les fabricateurs d'édits bursaux.

Du besoin, loin de vous écartant tous-les maux,
L'aisance, en souriant, couronne vos travaux.
Tels que les seps féconds d'une vigne abondante,
Le nombre de vos fils autour de vous s'augmente;
Bientôt ils vont former, sans nuire à vos moyens,
Un peuple industrieux de nouveaux citoyens,
Lorsqu'on voit tout-à-coup un publicain avare,
Aux pieds de sa Laïs forger l'édit barbare
Qui vous privant hélas ! de vos heureux talens,
Vous égorge sur l'heure, et vous et vos enfans.

Des Verrès que je peins, dévoilant les rapines,
dévoilant les forfaits de leurs mains assassines.....
Quel Ciceron, armé de l'égide des lois,
Contr'eux, à la tribune, élevera la voix?
Mais où trouver alors l'être assez magnanime
Pour oser déployer ce courage sublime,
Sous des princes cruels et dans ces lieux ingrats
Où de la liberté l'on enchaîne les pas,
Où l'on prévient son vol par mille et mille entraves?
Le règne d'un despote est celui des esclaves.

L'homme qui, de sa main, rive ses fers honteux,
Est-il fait pour brûler d'un desir généreux?
Peut-il, avec transport, dans son ame flétrie,
Du nom si doux de mère honorer sa patrie?
Sa patrie! en est il chez un peuple abhorré,
Pour qui l'honneur n'est pas le bien le plus sacré?
Chez un peuple sans foi, sans pudeur et sans ame,
Où tout individu, conspirateur infame,
Ose, aux plus vils tyrans, pour un lucre odieux,
Vendre sa liberté, son pays et ses dieux.

Oppresseur des humains, monstre aveugle et barbare,
Lâche artisan des maux que ta main leur prépare,

Despotisme sanglant, c'est toi même, à la fin,
Qui détruis, par l'abus, ton pouvoir assassin.
Pour outrager les lois, pour te couvrir de crimes,
Les plus honteux moyens te semblent légitimes.
Tu ne sais commander qu'au nom du châtiment;
Jamais ton cœur d'airain ne s'ouvre au sentiment:
Tu flétris à-la-fois les arts, l'agriculture;
Tu souilles l'amitié, l'amour et la nature.
Néron, d'un parricide, encor ensanglanté,
Néron même frémit de ta brutalité.
Ton trône environné des plus épais nuages,
Est semblable au foyer d'où partent ces orages
Qui, dans tous les endroits de leurs cours furieux,
Font gémir les mortels sur le courroux des dieux.
Les rapports, les soupçons, la sombre défiance
Font régner à ta cour un terrible silence
Qui n'est interrompu que par les cris d'effroi
Des esclaves tremblans prosternés devant toi.
Monstre avide, altéré de sang et de pillage,
Que fais-tu? Ta fureur détruit ton propre ouvrage. Fin du despotisme.
Ce lion endormi que tu cours égorger,
Se réveille soudain et c'est pour se venger.
La fière liberté, ta mortelle ennemie,
Fait passer dans son cœur sa brûlante énergie;
Il se lève, il s'irrite, et ses coups effrayans,
Ainsi que leur pouvoir, renversent les tyrans.
Sous la main de Brutus César tombe, il expire,
Rome est libre, ou du moins Rome un instant respire,
Gène rampe long-tems, esclave au sein des mers;
Tu parais, *Doria*, Gène a brisé ses fers.
Quel chant mélodieux réjouit mes oreilles?
Et quel Dieu si prodigue en sublimes merveilles,
Ranimant tout-à-coup leurs antiques vertus,
Des fiers Helvétiens fait autant de Brutus?

C'est son sang le plus pur qui coule dans leurs veines,
Magnanimes héros, ames républicaines !
Intrépide *werner*, ô *Furst*, ô *Méléhtal*,
Et toi, valeureux *Tell*, toi leur digne rival,
Sans ton bras invaincu, vengeur de ta patrie,
Nos yeux verraient encor la plaintive Helvétie
Sous le joug abhorré de quelques vils bourreaux,
N'oser presser son lait et tondre ses troupeaux.
Le satrape *Grisler*, si lâche en son audace,
Tremble à l'aspect du trait dont ta main le menace;
Mais j'entens retentir au coup qu'elle a porté
Le cri de la victoire et de la liberté !

Quel prodige nouveau frappe ici ma paupière,
D'où partent ces torrens de brillante lumière ?
Quelle Divinité, dans cet éclat pompeux,
A la voix des Français, descend du haut des cieux ?
Un cortege imposant la suit et l'environne,
La vertu ceint son front d'une double couronne,
Le peuple entier l'accueille, et dans un si beau jour,
Nos enfans transportés célèbrent son retour.
Ah ! je te reconnais, sainte Philosophie :
Electrisés déjà par ton divin génie,
L'auguste Liberté, l'Egalité, les Arts
Fondent ta république au sein de nos remparts.
Déité du bonheur, sans toi, sans ta présence,
On nous verrait encor jouets de l'ignorance,
Sous un tyran cruel, dans ses vices, plongés,
Servilement ramper aux pieds des préjugés.
Jalouse, en l'éclairant, de rendre heureux ce monde,
Accours, viens dissiper cette nuit si profonde,
Où le féroce orgueil nous arrachant nos droits,
Nous força de ployer sous la verge des rois.

Grave au fond de nos cœurs ces vérités si cheres :
» Enfans du même Dieu, tous les mortels sont freres :
» D'Archangel au Pérou, de l'Inde au Sénégal,
» Né fier républicain, l'homme à l'homme est égal :
» Il n'est point de sujets, puisqu'il n'est point de maîtres.
Par les mêmes vertus réunis tous les êtres,
Et des monstres-césars brisant par-tout les fers,
Viens au seul nom des Lois gouverner l'univers.

Le Trident de Neptune est le sceptre du monde.
De cette vérité si juste et si profonde,
Toi-même, en pénétrant nos fiers navigateurs,
En daignant la graver dans le fond de leurs cœurs,
Prouves-nous qu'au de-là de ces mers qu'il traverse,
Un peuple trop jaloux de porter son commerce,
S'il ne joint à cet art celui de conserver, Vices des anciennes Républiques.
Tend toujours à sa perte en croyant s'élever.
Et comment repousser l'implacable Bellonne,
Si l'on ne court d'abord la combattre en personne,
Armé par ce courage et cette activité,
Infaillibles garans d'un succès mérité ?
L'exemple de Corinthe ou celui de Corcyre, Corinthe.
Sur ce point important suffit pour nous instruire.
Ces deux grandes cités dont l'éclat imposant
Jette au loin sur la Grèce un reflet si brillant,
Sans nourrir dans leur sein leurs fameux capitaines,
Allaient égaler Sparte, et surpasser Athènes ;
Mais brûlans tour-à-tour de s'imposer la loi,
Leurs peuples sans milice, et sans mœurs, et sans foi,
Infectés de l'esprit d'un sordide commerce,
Après avoir long-tems fléchi devant la Perse,
Après avoir subi le joug de leurs voisins,
Finissent par ramper sous celui des Romains.

Carthage. Pour défendre à la fois ses murs et ses richesses,
Si Carthage eût muni son sol de forteresses,
Si dans son propre sein choisissant ses guerriers,
Elle eût de la valeur honoré les lauriers;
Si repoussant enfin ces troupes étrangères,
tourbes de vils brigands, de lâches mercenaires,
Qui, chassés, par la faim, de leurs pays ingrats,
Courrent vendre leur sang au Démon des combats,
Dès sa première guerre à Rome plus fatale,
Carthage n'aurait vu dans sa faible rivale,
Qu'un ramas de bandits et de tyrans pervers
Dont elle eût aisément purgé cet univers.
Mais ne déguisons rien, méprisable Carthage,
Peuple avare et cruel, peuple né sans courage,
Allié dangereux et vainqueur arrogant,
Tu n'es, dans le malheur, qu'un esclave tremblant.
Peux-tu donc ignorer, ô nation perverse,
Que l'intacte droiture est l'ame du commerce,
Que l'honneur fut toujours son premier point d'appui,
Et que, s'il manque, enfin tout s'écroule avec lui.
Syracuse. Ouvre les yeux, regarde : avant toi Syracuse
Prétend fonder le sien sur la fraude et la ruse,
Contrainte de punir l'excès de ses abus,
Rome frappe et déjà Syracuse n'est plus.
Poussé par l'intérêt des côtes de l'Afrique,
Vainement, du Cancer, tu braves le tropique,
Vainement je te vois des bords du Pont-Euxin,
Au détroit de Cadix te frayer un chemin,
Et voler comme un trait des rives de l'Epire
Vers ces climats glacés où le Picte respire :
Penses-tu que cet or de cent lieux exporté,
Qu'entasse sous ta main l'âpre cupidité,

Peut lui seul enfermé dans tes vastes murailles,
Et sauver tes foyers, et gagner des batailles ?
Cherches, dans tes vertus, d'autres remparts plus sûrs,
Pour abriter ton or, tes enfans et tes murs.
Frémis, tremble en songeant que l'horrible licence
A des plus grands états hâté la décadence,
Et que tout peuple lâche, avec mépris traité,
Doit, dès qu'il perd ses mœurs, perdre sa liberté.

Les vainqueurs de Carthage, enfans nés pour la guerre, Rome.
N'aspirèrent d'abord qu'à subjuguer la terre ;
Un peuple destructeur bravant toutes les lois,
Pour remplir l'univers du bruit de ses exploits,
Pouvoit-il, enflammé de l'amour seul des armes,
Des arts et des vertus lui préférer les charmes ?
Sans cesse des combats recherchant les horreurs,
Rome ne fut qu'un camp jusqu'à ses empereurs,
Rome y tint dans sa main la foudre toujours prête :
Mais l'esprit de sagesse et l'esprit de conquête,
Par leur nature même à jamais divisés,
Peuvent-ils s'accorder dans leurs buts opposés ?
L'impétueux desir de franchir ces limites,
Qu'aux empires divers le Ciel même a prescrites,
Du poids de ses succès écrasant le vainqueur,
De son ambition est le premier vengeur.
Tout peuple conquérant, lorsqu'il cesse de l'être,
Tombe et ne tarde pas à ramper sous un maître,
Qui façonnant d'abord son ame à ses excès,
Sait lui faire un besoin des plus affreux forfaits.
Hors d'état d'enchaîner, au sortir des batailles,
Les flots de ses soldats pressés dans ses murailles,
Pose-t-elle un instant son fer ensanglanté ?
Rome aussi-tôt s'endort dans son oisiveté :

Vient-elle à s'éveiller ? c'est aux cris des cabales,
Des partis opposés et des brigues rivales,
Qui, pour s'entr'égorger, armant peuple et sénat,
D'un vaste embrâsement menacent tout l'état.
Rage de dominer, rage de tout détruire,
Combien vit-on de fois ton féroce délire,
Par le fer et le feu signalant ses fureurs,
Des monstres triumvirs présager les horreurs ?
Quelle source jamais en crimes plus féconde,
Eût vomi tous ces maux dont l'atteinte profonde,
Pénétrant chaque jour plus avant dans son sein,
Presse l'instant fatal de son dernier destin ?
La vertu que je chante eût chassé les nuages
Qui portaient, dans leurs flancs, ces terribles orages :
Seule elle eût, de la main des plaisirs destructeurs,
Heureusement sauvé le dépôt de ses mœurs.

Bravoure des Républicains

Le vrai républicain méprise cette gloire,
Soif ardente du sang que répand la victoire :
Son bonheur est bien moins le prix de ses exploits,
Que le fruit immortel de ses heureuses lois :
Mais cet âpre soldat, de même que leurs vices,
Bravant avec fierté leurs insolens caprices,
Et de fer et de bronze armé jusques aux dents,
Sait repousser la honte et vaincre les tyrans.
Vengeur de sa patrie, il court soudain aux armes,
Quand, semant sur ses bords de coupables allarmes,
Ces vains tyrans ligués sur la terre et les mers,
Osent, dans leur orgueil, lui présenter des fers.
Déployant aux combats cette ardeur héroïque
Que peût seule enfanter la mâle République,
Il voit tous ses guerriers foudroyant un rempart,
Etonner la nature et triompher de l'art.

Elancé, sur leurs pas, dans les champs de la gloire,
Il court rapidement de victoire en victoire,
Et toujours il obtient le consolant honneur
D'être du monde entier le fier libérateur.

En répandant sur eux tout l'éclat dont il brille,
Ce peuple, dans les arts, ne voit qu'une famille
Où l'heureux droit d'aînesse est un prix mérité
Que le besoin réserve aux arts d'utilité.
Profonds législateurs, ô Solons respectables,
Vous ne l'ignorez pas, sages infatigables,
Trop long-temps parmi nous, préférés aux aînés,
Ceux de pur agrément sont les arts derniers-nés.
Sans cesse à nos besoins les premiers nécessaires
Sont du bonheur public les seuls dépositaires;
Sur leur base éternelle assurez le succès
Et de la République et du bien des Français!
Par-tout où dominant, dans leur fausse opulence,
Les derniers font, pour eux, incliner la balance,
Entre tous les rapports l'équilibre est rompu;
La vanité triomphe et le peuple et perdu.

Arts utiles seuls encouragés dans la République.

La mode, dans son cours, inconstante et volage,
Naît, fuit et disparoît comme un léger nuage;
Celles qui sur nos bords attirent l'étranger,
Peuvent toutes, soudain, entièrement changer:
Et nos voisins, d'ailleurs, devenus nos copistes,
De même que leurs goûts n'ont-ils pas leurs artistes?
Ne sont-ils pas fondés à nous le disputer,
S'ils ne peuvent sur nous, en ce point l'emporter?
Mais ont ils, ces rivaux, notre terre admirable,
A tout autre climat ce climat préférable,
Qui des rudes hivers repoussant les rigueurs,
D'un printems éternel n'offre que les douceurs.

Commerce d'économie, ou commerce républicain.

Leur sol produira t-il ces moissons entassées,
Et ces raisins exquis dont les grappes pressées
Dans la cuve, à grands flots, font couler ce nectar
Qu'au travers du crystal on voit rire à Pomar ?
Produira t-il ce fruit, source de l'opulence
Qu'étale à mes regards notre antique Provence ;
Ce fruit dont le rameau, grace aux bras des Français,
Va briller, en vainqueur, sur le front de la paix ?
Trouve-t-on sur leur sol ces insectes utiles
Qui, dans leurs doux rapports également fertiles,
Semblent à l'univers, de leurs dons enchanté,
Prodiguer à la fois l'habit et la clarté ?
Renferme-t-il, enfin, ces vastes pépinières,
Ces immenses dépôts de matières premières,
Que mon pays lui seul, par un heureux destin,
Peut répandre au dehors, sans appauvrir son sein ?
L'art de Cérès flétri par l'orgueil despotique,
Doit donc éterniser la sage République
Qui, proscrivant le luxe, et son mol attirail,
Veut fêter le bonheur comme enfant du travail.

Un jour la pauvreté, sortant de sa chaumière,
Court implorer les dons de l'opulence altière
Qui, fière d'arborer le tabis et le lin,
Jette à peine sur elle un regard de dédain.
Expirante à ce coup, déjà l'infortunée
Pense être, par le sort, à périr condamnée,
Lorsque l'unique appui qui reste aux malheureux,
Le travail, d'un air gai, se présente à ses yeux,
Et ranime en son cœur l'espoir qui la console.
Suis mes pas, lui dit-il, aux sources d'un pactole
Où tu pourras puiser d'un bras plein de vigueur,
Des trésors qui feront ta gloire et ton bonheur.

Les Dieux dont la clémence est toujours infinie
N'ont-ils pas aux humains accordé le génie ?
Ne leur donnent-ils pas la mâle activité,
De même que des arts, mère de la santé ?
Vois-tu ce sol que borde une stérile plage,
Ce sol qui te présente un front morne et sauvage ?
Vas, cours le cultiver, si tu veux posséder
Tous les biens qu'aux mortels le ciel daigne accorder :
Que te serviraient-ils sans cette agriculture,
Sans ses divers produits dont ils sont la mesure ?
Veux-tu, nouveau Midas, chaque jour sous ta main
En de vains morceaux d'or voir se changer ton pain,
Et plongeant jusqu'au cou dans une mer immense
Mourir comme Tentale au sein de l'abondance ?
Trop aveugles mortels, ouvrez enfin les yeux ;
Pesez vos intérêts et connaissez les mieux :
Ces altiers possesseurs de ces mines fécondes
Où Plutus renferma les trésors des deux mondes,
Ces lâches fainéans, de leur lot si jaloux,
Peuples cultivateurs sont moins riches que vous,
Créancier exigeant le besoin qui s'avance
Les force de ployer sous votre dépendance.
Le plus riche trésor est dans un champ de blé ;
En te donnant ce soc, je t'en donne la clé.
Accepte-le sur l'heure et de ton bras nerveux
Viens, cours forcer la terre à couronner tes vœux.
Il dit et sur ses pas à l'instant il l'entraîne
Vers ce sol où bravant la fatigue et la peine,
Je la vois nuit et jour une bêche à la main,
Forcer la terre ingrate à découvrir un sein
Où ses soins redoublés ont bientôt fait éclore
Tous les dons de Palès unis à ceux de Flore ;
Une riche moisson, doux prix de son labeur
N'offre plus dans ce champ n'aguerre objet d'horreur,

Qu'un vaste et beau jardin où l'art avec usure
Se fait payer des soins qu'il rend à la nature :
Tont y présente aux yeux le cachet respecté
De l'aisance publique et de l'utilité.

Industrie républicaine.

Admirable pouvoir de l'active industrie !
Qui pourra dignement nous vanter ta féerie ?
Qui pourra nous vanter tes travaux, tes effets,
Et célébrer, enfin, tes célestes bienfaits ?
Art divin qui sur nous les répans sans mesure,
Toi seul à ton génie asservis la nature
Puisque toi seul fécond en miracles divers,
Fais changer, à ton gré, de forme à l'univers.
La toison de Colchos, la chèvre d'Amalthée
Ce feu qu'allait au ciel dérober Prométhée,
Tout me retrace, ici, les emblêmes certains
Des biens dont l'industrie enrichit les humains.

Travaux publics.

Elle parle et l'on voit s'applanir les montagnes,
Les déserts se changer en riantes campagnes,
Sur le terrein fangeux des fétides marais
De superbes moissons surcharger les guerrets ;
Elle parle et ces tours s'en vont frapper les nues,
Ces villes sur les mers se trouvent suspendues
Et ce vaste pays, si long-tems privé d'eaux,
Sur un large canal voit cingler ses vaisseaux.
O Français ! c'est ainsi que son souffle magique,
Vient faire, à son berceau, briller ta République,
Qui ne devra jamais qu'à son heureux appui
L'eclat, dont on la voit, se parer aujourd'hui.

Guerre aux oisifs.

Oisif, qui crois pouvoir t'engraisser sans rien faire,
De ces sucs nourriciers que prodigue la terre,
Toi qu'on voit si souvent quand l'astre radieux,
A son brûlant midi nous lance tous ses feux,

Sur le mol édredon et sur la plume oiseuse,
Prolonger de tes nuits l'erreur voluptueuse,
Mortel efféminé, sybarite nouveau,
Laisse percer le jour sous ton double rideau.
Regarde à ton chevet, vois le tems qui te presse,
Qui vient te reprocher ton indigne mollesse,
Quoi! le sommeil encore appésantit tes yeux!
Est-on Républicain quand on est paresseux?
Chaque instant que tu perds dans ce lit si funeste
Pour toi, pour ta patrie est un vol manifeste,
Le commerce, les arts, le bien de tes égaux
Ainsi que tes moyens réclament tes travaux:
Te verrai-je sans cesse en ton insouciance
endormi lâchement aux pieds de l'espérance,
Attendre, sans pudeur, qu'une servile main
S'en vienne, à ton réveil, te présenter ton pain?
Réfléchis, insensé: le travail et la peine
Sont les deux premiers lots de la nature humaine:
Notre commune mère, avare de ses soins,
Ne veut rien, sans nos bras, fournir à nos besoins;
Le travail, en un mot, est une urgente dette
Que tout homme, à bon droit, de tout homme répète;
Vainement ce principe est, par toi, contesté,
Tout sert à t'en prouver l'heureuse vérité;
Dès que l'astre immortel qui répand la lumiere,
Pour nous, du haut des cieux, commence sa carriere,
Au repos de la nuit, on voit avec le jour
L'ardente activité succéder à son tour.
L'agile laboureur fend le sein de la terre;
L'enfant de Mars s'exerce à lancer le tonnerre,
Et le paisible juge interprête des lois,
S'arme de la balance, et va peser nos droits.

O superbe Bordeaux, industrieuse Nante,
Active Larochelle, ô Marseille opulente,
Pour rendre un juste hommage à vos bouillans efforts,
Laissez-moi pénétrer dans le sein de vos ports.
Que vois-je? et quel tableau charme ici ma paupiere?
Quel concours animé, quelle race guerriere
D'ouvriers de tout âge et de tous les états
Exercent, sur vos bords, leurs talens et leurs bras?
Les uns sont nuit et jour empressés à construire,
Les autres, sans relâche, en chargeant leur navire,
Comme un léger duvet, fièrement sur leur dos,
Portent, nouveaux Atlas, les plus pesans fardeaux.
Sur les flots, à leur gré, cent vaisseaux se balancent,
En escadres rangés, tout à coup ils s'élancent,
Et courent recueillir les immenses tributs
Dont nos arts ont grevé l'Orénoque et l'Indus.
Tel en un champ couvert des fleurs les plus vermeilles,
Un essaim diligent de fécondes abeilles,
Vole de toutes parts puiser les sucs heureux
Dont il doit composer son nectar précieux:
De l'humble serpolet l'une pompe l'essence,
L'autre, au thim odorant, donne la préférence,
Et chacune, à l'envi, s'attachant à sa fleur,
Moissonne le plaisir dans les champs du labeur.

Malheur au muscadin, être sans énergie,
Qui de son poids honteux, surchargeant sa patrie,
Mérite qu'elle trace un jour sur son tombeau,
Ci-gît qui pour mon sol ne fut qu'un vil fardeau,
Mais dans les vifs transports du beau feu qui l'enflâme,
Quel autre citoyen doué d'une grande ame,
Sait fonder, en dépit des sots et des ingrats,
Sur un plus ferme appui la splendeur des Etats,

Que l'homme industrieux dont l'active puissance
Sur une terre aride enfante l'abondance,
Et qui lui seul, d'un mot, dans nos besoins pressans
Change en riches épis les ronces de nos champs?
Des plus pressans travaux où le besoin t'appelle
Choisis, républicain, les travaux de Cybelle.

L'agriculture base de la félicité républicaine.

De son heureux état quel sage agriculteur
Viendra lui-même ici nous peindre la douceur?
Veut-il considérer la beauté la plus pure,
Il court, à son réveil, surprendre la nature,
Qu'au lever d'un beau jour ses charmes renaissans
Excitent dans son cœur de sublimes élans!
Ainsi qu'un jeune époux, dès l'aube matinale,
Quittant, ivre d'amour, sa couche nuptiale,
Cet astre qui, d'un pas lent et majestueux,
S'avance fièrement sous la voûte des cieux,
La nuit silentieuse au front chargé d'étoiles
Fuyant à son aspect et repliant ses voiles,
Le zéphir entr'ouvant le calice des fleurs
Et répendant au loin leurs suaves odeurs,
Le gazon parsemé des perles de l'aurore
Le coloris plus vif des richesses de Flore,
De nos chantres aîlés les concerts ravissans,
Tout saisit, tout enchante et son ame et ses sens.
C'est pour lui que les Dieux déployant leur puissance,
Etalent chaque jour tant de magnificence;
Il l'admire, il s'etonne et soudain devant eux
Baisse humblement le front d'un fils respectueux;
C'est là que recueilli, méditant sur son être
Cet homme simple et droit apprend à se connaître;
Que cherchant en lui seul la route du bonheur
Il lit tous ses devoirs au livre de son cœur.

Dans cette douce extase il s'instruit et s'éclaire ;
La nature, à ses yeux, s'explique sans mystere,
La sainte vérité lui prêtant son flambeau
Vient soulever, pour lui, cet immense rideau
Qui lui cachait d'abord l'admirable assemblage
De ces profonds secrets que perce l'œil du sage,
Du sage découvrant dans la plus humble fleur
Du dieu qui la forma l'éternelle grandeur !

Soit qu'au sein des vergers la tendre Philomele
Annonce le retour de la saison nouvelle,
Soit que le froid Borée en fragiles crystaux
Change, dans sa fureur, la surface des eaux,
Et que l'amour fuyant presse avec ses compagnes,
L'éblouissant duvet qui couvre nos campagnes,
Soit que l'active aurore au tein frais et vermeil
Précede, en Orient, les coursiers du soleil,
Qu'il darde à son midi sa bouillante lumière,
Ou d'un pâle rayon colore l'onde amère,
En tout tems, à toute heure on trouve dans nos champs
Des plaisirs aussi vrais qu'ils sont intéressans.
Magnifiques trésors, charmes de la nature,
Quel est votre pouvoir sur l'ame juste et pure
Qui dédaignant encore le luxe des cités
A conservé le goût de vos mâles beautés ?

Tout homme, dans Cérès forcé de voir sa mère,
Est né, pour la servir au travail de la terre,
Et par-tout au milieu du faste et de l'éclat
Triomphe son penchant pour son premier état.
C'est en vain que séduit par la pompe des villes,
Il quitte imprudemment ses champêtres asyles,
Si l'aiguille, au pourtour des plus riches palais,
Ne lui vient retracer les trésors de Palès,

Si l'art ingénieux, dans sa vive imposture,
Ne lui vient de nos champs déployer la peinture.
Sous des lambris dorés l'homme seul avec lui
Succombe incessamment dévoré par l'ennui.
Voit-il après l'hiver la verdure naissante ?
Sent-il, de floréal, la chaleur pénétrante ?
Un instinct naturel l'attirant au hameau,
Malgré lui le ramene à son premier berceau ;
Il le voit et cédant au trouble qui le presse
Il laisse, de ses yeux, couler des pleurs d'yvresse !
Échappé par miracle aux plus pressans dangers,
Tel l'heureux voyageur rentrant dans ses foyers,
S'attrendrit, l'orsqu'après une trop longue absence
Il respire, enfin, l'air du lieu de sa naissance !

Plaignons le froid mortel dont les stupides sens
Ne s'éclectrisent point à l'aspect de nos champs !
Eh ! l'asyle chéri des vertus sur la terre
N'est-il pas du hameau la plus humble chaumière ?
C'est-là que règne en paix la sainte égalité,
Le plus grand de nos biens après la liberté.
Avec un doux plaisir que l'œil ne se repose
Sur le tableau touchant qu'un peuple nous expose,
Tant que l'agriculture offre seule à ses yeux
Un culte aussi sacré que le culte des Dieux ?
Je crois appercevoir un tranquille rivage
Que le ciel même orna du plus beau paysage :
Je m'en éloigne en vain, mon cœur en le quittant
Soupire, et malgré moi m'y ramene à l'instant.
Son peuple industrieux paraît seul trouver grâce
Devant le crime altier qui, malgré son audace,
N'oserait infecter de son soufle odieux
La pureté de l'air qu'on respire en ces lieux :

Eprise de ce bord et riant et fertile,
La probité sevère habite cet asyle,
Où l'on redoute moins l'horreur du châtiment
Que du cuisant remord on ne craint le tourment.

Tableau des vertus républicaines.

Oui c'est là que l'amour, passion magnanime,
N'offre, aux républicains, qu'un sentiment sublime
Qui, toujours plus fécond en généreux désirs
Sait, aux soins empressés bornant tous leurs plaisirs,
Les rendre délicats sur les moyens de plaire.
Aimer, est pour leurs cœurs, un besoin nécessaire;
Son charme les attire et jamais Talismans
Eurent-ils le pouvoir de ces yeux de quinze ans,
De ces yeux dont l'humide et brillante prunelle
Semble à chaque regard lancer une étincelle
Du feu que cache en vain un objet enchanteur
Que trahit de son front la pudique rougeur ?
Mais l'époux le plus cher vantant sa destinée,
Tient, enfin, dans ses bras, cette amante enchaînée
Qui voit en le payant du plus juste retour,
Un siècle de bonheur s'écouler comme un jour.
Non, non vil intérêt jamais tes dons infames
De ces fiers citoyens n'ont enflammé les ames
Et dicté ces aveux qui pour tous leurs amans,
Sont mille fois plus forts que les plus forts sermens.
L'odieux séducteur plein d'une fausse ivresse
Ne fit jamais chez eux un art de la tendresse;
Jamais on ne l'y voit dans son jeu criminel
Changer ce doux besoin en un piège cruel,
Où lui seul entraînant la crédule innocence,
Déplorable jouet de l'inexpérience,
Il lui fait, de l'honneur et quelquefois du jour
Payer le premier vœu qu'elle offrit à l'amour.

Naïfs empressemens d'une épouse fidelle, D'une épouse modeste aussi sage que belle, Vous prodiguez ici cent fois plus de douceurs Que ces feux simulés et ces feintes ardeurs, Dont le honteux manege et la coupable adresse, Nous voilant le cœur faux d'une avare maîtresse, Font rougir jusqu'au siècle, où l'homme corrompu Court, la bourse à la main, marchander la vertu. La chasteté sévère est un bien de famille Qu'une mère, en mourant, lègue en dot à sa fille. Fidèle à ce dépôt, elle-même à son tour, N'apprend que de l'hymen à connaître l'amour. Adorer son époux, n'aspirer qu'à lui plaire, Chérir les moindres soins de la plus tendre mère, Cultiver sans orgueil son esprit et son cœur, Pour une Cornélie est-il d'autre bonheur? Une postérité respectable et nombreuse Est, de ses saintes mœurs, la récompense heureuse.

Vertus des épouses et des mères.

A ses devoirs sacrés constamment assidu, Tout père ici répond de l'intacte vertu, Des jeunes citoyens qu'il sait former lui-même : Qui ne la fait aimer comme le bien suprême, Quand l'exemple enflammant le jeune nourrisson, En est toujours, pour lui, la vivante leçon?

Devoirs des pères.

Sages Républicains, chez vous la bienfaisance
Ne fait du peuple entier qu'une famille immense,
Qui, sans ambition et presque sans besoins,
Aux plus pressans d'entr'eux sait borner tous ses soins.
Là jamais l'on n'entend la discorde profane,
Evoquer le démon de l'affreuse chicane,
Et ses tigres-suppôts se disputer entr'eux
La faible portion du sang des malheureux :

On n'y voit point non plus la paresse cruelle
Provoquer des excès la fureur criminelle,
Et l'homme tout brûlant des plus honteux desirs,
Courir pomper la mort dans les plus vils plaisirs,
Ou des monstres ingrats, sans respect pour leur père,
A son autorité prétendre se soustraire,
Et pressés de jouir du titre d'héritiers,
Vendre, avant son trépas, son bien aux usuriers.

Idée d'un ménage républicain.

La paisible union, l'austere vigilance,
Entre tous les enfans maintenant la balance,
Chasse loin de leurs pas la molle oisiveté,
Tandis que le travail père de la gaîté,
La faisant, par son chant qui la peint et l'anime,
Voler de bouche en bouche à l'aide de la rime,
Leur prouve que lui seul, en sa brûlante ardeur,
Est le premier des biens, et suffit au bonheur.

Dédaignant toute pompe à son cœur étrangère,
Le riche n'est heureux que du bien qu'il peut faire,
Et le Peuple jaloux d'illustrer ses remparts,

Respect à la vieillesse et à l'infortune.

Honorant à la fois les pauvres, les vieillards,
De ses propres déniers veut les nourrir lui-même:
Comme il trouve sans cesse une douceur extrême
A prévenir leurs vœux et leurs moindres besoins,
Cette étude est, pour lui, le premier de ses soins.
Resserrant les doux nœuds d'une paix fraternelle,
L'amitié sainte, enfin, toujours pure et fidèle,
Nous offre chez ce Peuple actif, laborieux,
L'image des vertus qui brillent dans les cieux:
Tout y retrace encor les signes admirables,
De mortels belliqueux, de mortels formidables,
Dont le commerce assis sur la terre et les mers,
Tel qu'un fameux colosse éclairant l'univers,

Fait ainsi, chaque jour, de leur source féconde,
Couler tous leurs trésors sur l'un et l'autre monde.
Mais au récit touchant du bonheur si vanté,
Qu'enfante dans ses murs l'auguste Liberté,
Il voit incessamment les nations entières
Offrir un pur hommage à ses vastes lumières,
Et foulant à leurs pieds les couronnes des rois,
Accourrir, à l'envi, lui demander des lois.

République naissante, ô France! ô ma patrie!
Toi qui fait éprouver à mon ame attendrie
Le sentiment si vif et si délicieux
De cet amour sacré qu'un fils respectueux,
Jusqu'à son dernier jour doit nourrir pour sa mère.
Tel sera ton destin, et brillant et prospère,
Si l'on voit, dès ce jour, tes citoyens soldats
Et de fer au travail et d'acier aux combats,
Tous repousser loin d'eux ces cruelles délices,
Et ces fougueux besoins et ces infames vices
Qu'affiche un peuple esclave, où l'homme sans pudeur
Ne sait rougir de rien, excepté de l'honneur.
Oui, tel sera ton sort, si pour ton bien suprême,
Tu choisis le grand art qu'inventa Triptolême,
Ce grand art qui, planant sur le vice abattu,
Comme la République est aussi la vertu.

Et toi fille du ciel, dont les graces divines
Plus d'une fois, en fleurs, ont changé nos épines,
Deviens seule, à jamais, le trésor le plus doux
De ceux que nos Solons ont répandus sur nous.
Fortuné mille fois, le mortel qui t'adore,
Qui cultive les biens que ta voix fait éclore,

Qui, sous un humble toit, riche de ton secours,
Parsème de tes fruits le cercle de ses jours !
Pénètre, de tes feux, notre ardente jeunesse,
Réchauffe, en son hiver, notre heureuse vieillesse ;
Et s'il est un bonheur pour les faibles humains,
Fais qu'il soit, en tous lieux, l'ouvrage de tes mains !

De l'Imprimerie de QUIBER-PALLISSAUX, dite des Départemens, au coin du boulevart Poissonnière, N°. 2.